

Reconversion et nouveaux espaces réticulaires au Mexique

Michel Portais

Mission Orstom, Mexico

RÉSUMÉ.— L'actuelle reconversion économique se traduit par de profondes répercussions dans l'organisation de l'espace mexicain, non seulement sur le plan régional (croissance de la région frontalière du Nord et de zones touristiques côtières par exemple) mais aussi par le développement du modèle réticulaire, dans le cas des activités les plus dynamiques: le tourisme et la *maquiladora* (usines de montage). On analyse l'application de ce modèle à ces deux domaines et l'on soulève le danger qu'il représenterait si une intégration avec le modèle territorial ne se réalisait pas, à terme.

FRONTIERE, MODELE RÉTICULAIRE, MEXIQUE,
ORGANISATION DE L'ESPACE, RÉSEAU, TOURISME

ABSTRACT.— Reconversion and new networks of development in Mexico.— The economic reconversion which is taking place in Mexico has deep repercussions on the organisation of space, not only at regional level (development of the border area in the North and of tourist areas on the Coast e.g.) but also on its impact on the network pattern of growth in the most dynamic sectors such as tourism and maquiladoras (assembly factories). The analysis of this model, as applied to these two sectors, shows what dangers it may lead to if it is not integrated into the territorial model in the long term.

BORDER, MEXICO, NETWORK PATTERN, SPATIAL ORGANISATION, TOURISM

Le Mexique vit des cycles politiques et économiques liés à l'importance des changements de personnel qui affectent le gouvernement et l'administration de ce pays tous les six ans, à l'occasion des élections présidentielles et législatives.

Le *sexenio* qui s'est achevé fin 1988 a commencé le premier décembre 1982, c'est-à-dire au moment de la plus grave crise financière et économique qu'ait connue le Mexique depuis plus de quarante ans. L'ancien président, Miguel de la Madrid, s'était entouré de jeunes «crânes d'œuf», généralement formés aux États-Unis, parmi lesquels fut choisi le président élu, Carlos Salinas de Gortari.

Tout au long de six années, porté par le courant des nouvelles politiques libérales, Miguel de la Madrid a suivi la voie d'une austérité rigoureuse, de dévaluation du peso et de réduction du déficit budgétaire. Les classes moyennes, particulièrement les salariés, ont vu leur pouvoir d'achat laminé; mais le pays avait retrouvé, fin 1987, peu avant la crise boursière internationale, des réserves monétaires approchant 15 milliards de dollars, niveau exceptionnel dans son histoire. Ces réserves ont ensuite assuré la réussite financière, par la stabilité des changes, de ce que l'on a nommé le «pacte national de solidarité» qui, en un an, a permis de contenir dans une large mesure l'inflation, ramenée de 143% en 1987 à moins de 60% en 1988, et à 20% environ pour 1989.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 35694s ex 1

Cote : B

P.18 M

Michel Portais



Fig. 1.— Provinces ayant voté à plus de 25% pour la nouvelle opposition (FDN-PMS) en 1988.

Ce réel succès de la conduite monétaire du pays a été cher payé sur le plan politique, puisque les élections de 1988 ont vu, pour la première fois depuis sa création en 1946, le Parti révolutionnaire institutionnel tenu en échec dans de nombreuses régions, et le succès final de son candidat contesté. En dehors de ce volet monétaire, la reconversion économique repose sur une politique d'ouverture sur l'étranger, de remise en question systématique de l'ancien modèle de développement industriel basé sur la substitution des importations et sur la protection du marché intérieur. Cette politique est censée attirer les investissements étrangers et favoriser les exportations, ainsi que toutes les activités qui, comme le tourisme, peuvent assurer des rentrées rapides de devises. Elle s'accompagne également d'un désengagement rapide de l'État dans l'économie: les entreprises publiques ou parapubliques étaient plus de mille à la fin de 1982, et moins de cinq cents à la fin de 1988. Les plus déficitaires ont été vendues, ainsi que d'autres qui semblaient parfaitement rentables.

L'ensemble de ce processus est connu sous le nom de *reconversion*. Il s'agit d'un profond bouleversement de l'économie, dont nous retiendrons trois dates:

- 1983: décret présidentiel réglementant le développement de l'industrie *maquiladora*;
- 1985: ouverture de négociations en vue d'adhérer progressivement aux accords du GATT (accord international sur le commerce);
- 1986: dernier programme d'action en matière de développement touristique.

Dans une perspective de désengagement de l'État, les politiques volontaristes d'aménagement du territoire sont restées très discrètes et ont été seulement réactivées après le tremblement de terre de Mexico de septembre 1985, dans le but de décentraliser, ou plus exactement de déconcentrer, l'énorme métropole mexicaine. Seuls les dangers liés à la dégradation du milieu ambiant semblent désormais susceptibles de provoquer des interventions de l'État en matière d'aménagement.

La politique de reconversion économique n'était donc que marginalement liée à une politique régionale de développement de pôles d'équilibre ou de mise en valeur de zones pionnières. Or, elle a eu et continue d'avoir de profondes conséquences sur l'organisation spatiale du territoire national. En effet, le développement laissé à une plus grande initiative d'acteurs nationaux et étrangers, et l'abandon d'une organisation économique, fondée sur la priorité nationale et sur la quête systématique de devises étrangères, se sont traduits par un déclin de l'organisation territoriale de l'espace mexicain et par un développement des espaces réticulaires (1).

Et puisque la crise actuelle est aussi celle de l'État, il ne faut pas s'étonner que ce soit le centre du pays qui en souffre tout particulièrement. Signe de cette crise du

(1) Dans *L'Arbre et la pirogue*, Joël BONNEMAISON (1986) fut, à notre connaissance, le premier géographe, à la suite du philosophe G. SIMONDON (1969), à développer l'idée d'espaces réticulaires à propos de la société mélanésienne traditionnelle. Dans un article intitulé «L'abeille et l'araignée», B. ANTHEAUME, D. DELAUNAY et M. PORTAIS (1987) ont élargi cette notion pour proposer d'en faire l'une des références théoriques de l'équipe «Espace et territoires» du département Sud de l'Orstom.

L'espace réticulaire, celui des réseaux de toute sorte, résulte du développement des échanges et d'une division croissante du travail. Il existe des formes traditionnelles de l'espace réticulaire, des formes liées au développement des productions marchandes et de leurs échanges, enfin des formes découlant de la constitution ou du renforcement des pouvoirs politiques, financiers, médiatiques, etc. Ces réseaux se superposent et déstructurent plus ou moins les *organisations territoriales* qui garantissent les conditions d'une reproduction autonome à l'intérieur de leurs frontières. La croissance d'une ville, par exemple, dépend de plus en plus, non du dynamisme de sa région, mais de sa situation nodale dans un réseau local ou international.

centre, les élections de 1988 ont donné au candidat d'opposition Cuauhtemoc Cardenas, dont le discours, opposé à celui de Carlos Salinas, était un discours à la fois nationaliste et de mise en valeur de l'État, ses meilleurs résultats dans la région centrale: District fédéral de Mexico, État de Mexico, Morelos, outre son État d'origine le Michoacan (fig. 1).

S'il est une crise économique au Mexique, ce n'est donc pas pour tous, et pas partout. Deux exemples d'activités en pleine prospérité montrent que la reconversion économique a de profondes répercussions sur les modèles d'organisation de l'espace mexicain; il s'agit des *maquiladoras* et du tourisme.

1. La maquiladora. Les nœuds visibles d'une organisation spatiale réticulaire

Développement et problèmes engendrés

La maquiladora tient son nom d'un vieux terme castillan. La *maquila*, c'est la portion de farine que retient le meunier pour paiement de son service. Une maquiladora est une «usine d'assemblage» jouissant du libre accès, hors douane, à des marchandises venues le plus souvent de l'étranger, transformées par une main-d'œuvre à bas salaires, et qui réexporte les produits ainsi fabriqués à l'extérieur. Les termes *shoring industry*, ou *in-bond industry* en anglais, usines d'assemblage en français, ne rendent qu'imparfaitement compte de ce système qui prend, au Mexique, une importance capitale.

La maquiladora est née au Mexique il y a vingt ans. À cette époque, le système fut toléré dans le but de développer le Nord, dont la frontière quasi déserte faisait piètre figure face aux États-Unis. En 1975, la maquiladora employait 67 000 personnes, pour 80% des femmes, de Matamoros à Tijuana. Déjà, Ciudad Juarez en était le centre le plus important avec 30% de l'ensemble. La croissance fut de 60% entre 1975 et 1979 et de 35% entre 1979 et 1983. Le total de la main-d'œuvre employée était ainsi de 151 000 personnes au moment où fut signé le décret présidentiel du 15 août 1983 sur le développement de cette activité. Entre 1983 et 1987, ce fut une véritable explosion avec une croissance de 120% et, fin 1987, 335 000 personnes étaient employées dans 1 300 entreprises. À ce rythme, on devait atteindre 400 000 au début de 1989. Si

l'on tient compte d'un calcul qui estime que, sur place, chaque emploi créé en entraîne deux autres, on mesure le poids tout à fait exceptionnel qu'est en train d'acquiescer cette activité qui concerne l'ensemble des villes frontières du Nord, et migre peu à peu vers des villes comme Chihuahua ou Hermosillo.

La valeur ajoutée qui en résultait était, au cours du mois de novembre 1987, de 275 milliards de pesos, soit environ 150 millions de dollars; 1,8 milliard de dollars pour l'année (2). En pleine crise économique, voici donc une activité d'un dynamisme extraordinaire. On imagine en effet ce que représente chaque année la construction de 300 usines situées presque toutes dans 10 villes frontières, Ciudad Juarez concentrant, à elle seule, le tiers de cette croissance.

L'origine de ce développement se trouve dans la division internationale des activités, qui profite de la présence d'une frontière où, de part et d'autre, les différences de salaires sont probablement les plus grandes du monde. D'un côté, la première économie mondiale; de l'autre, une grande réserve de main-d'œuvre. La migration des activités économiques des États-Unis vers le sud et vers l'ouest, c'est-à-dire vers la frontière mexicaine, se conjugue ainsi avec le phénomène de la maquiladora pour créer, aux neuf principaux passages de la frontière, des ensembles urbains jumeaux qui sont parmi les plus dynamiques du monde.

Les États-Unis sont, dans ce domaine, le partenaire de très loin le plus important: 85% de la valeur ajoutée des maquiladoras proviennent d'entreprises où les capitaux américains sont majoritaires. On note cependant, depuis quelques années, une forte arrivée d'entreprises japonaises et même coréennes; certaines firmes, dont le nom et le siège social apparaissent comme américains, sont en réalité à capitaux asiatiques.

Les principaux secteurs concernés sont la construction électrique, l'électronique et l'automobile. Viennent ensuite l'agro-alimentaire, le textile, les jouets et les

(2) Source: sauf indication, tous les chiffres cités proviennent des publications de statistiques de l'INEGI Mexico, notamment *Annuaire statistique 1986* et fascicule sur la Maquiladora, avril 1988.

articles de sport. Les maquiladoras n'emploient souvent que peu de matériaux en provenance du Mexique: moins de 2% de la valeur des productions! Bien que cette proportion s'accroisse peu à peu, l'industrie mexicaine traditionnelle reste, dans son ensemble, le dos tourné au phénomène. Cependant, dans les maquiladoras créées à l'intérieur du pays, la proportion varie de 4 à 15% (3). Il s'agit donc bien d'une activité enclavée dans l'économie mexicaine. Ces chiffres sont aussi le reflet de la distance qui sépare l'industrie américaine de l'industrie mexicaine, qui sort d'une longue période protectionniste où elle n'a pas acquis la compétitivité indispensable à une plus forte intégration.

L'image qui en résulte à l'intérieur du Mexique est évidemment négative; la maquiladora est accusée d'être une activité «provisoire» qui, sans aucun lien avec l'économie mexicaine, exploite la main-d'œuvre, n'apporte aucune technologie nouvelle au pays, et favorise la déculturation des populations frontalières.

Cette vision est un peu caricaturale. Tout laisse à penser, en effet, que l'intégration économique Mexique-États-Unis n'ira pas en diminuant, et que l'économie mexicaine pourrait profiter davantage de la maquiladora. En 1976, en Corée, 17% des composants étaient nationaux, pour des activités similaires. La main-d'œuvre des maquiladoras reçoit des salaires plus attractifs que dans les États du centre (4); elle est de moins en moins instable, de moins en moins féminine (62% contre 80% en 1975) et, de plus en plus, elle reçoit une formation professionnelle. Les technologies de pointe parviennent bien au Mexique et la croissance des facultés d'ingénieurs de Chihuahua, Ciudad Juárez, Matamoros, ainsi que la qualité qui leur est reconnue, sont très directement liées au développement de la maquiladora.

En réalité, l'une des critiques les plus sérieuses que l'on puisse faire à l'industrie de la maquiladora, c'est sa vulnérabilité aux cycles de l'économie américaine et sa dépendance par rapport à des centres de décisions toujours situés à

(3) INEGI 1984.

(4) Les arguments sont contradictoires à ce sujet. À qualification égale, la maquiladora rémunère mieux en moyenne.

l'étranger. C'est aussi le fait que, parmi les facteurs d'attraction des firmes concernées, figure la faiblesse des réglementations mexicaines en matière écologique (5).

Nous abordons ainsi le point qui nous sensibilise ici: celui de l'organisation spatiale induite par cette activité liée à la reconversion.

L'espace réticulaire de la maquiladora

La maquiladora, issue de la division internationale du travail, est née et a grandi dans un espace réticulaire. Les centres de décisions qui la gèrent sont systématiquement distincts de l'usine de production. Presque toujours, ils sont situés à l'étranger, aux États-Unis le plus souvent, au Japon, en Corée, exceptionnellement ailleurs (Mexique, Taiwan, Europe). L'organisation s'articule, autour de la frontière, comme le schématise la figure 2. Le plus souvent, l'unité de production est une *twin factory*, une partie (noble) de l'entreprise, restant au nord, et l'usine maquiladora elle-même étant installée au sud. Les dirigeants de l'entreprise viennent au nord, et y résident. La main-d'œuvre est recrutée parmi les populations migrantes «flottantes» attirées par la frontière, n'osant pas la franchir, originaires le plus souvent des États du Centre-Ouest du Mexique (Jalisco, Michoacan) et des États du Nord (6). La rotation de la main-d'œuvre, autrefois très rapide, tend peu à peu à se ralentir. L'emploi de plus en plus fréquent de cadres moyens et supérieurs mexicains dans ces entreprises n'est pas étranger à ce phénomène. De même, comme nous l'avons souligné, le *taux de féminité* tend à se rapprocher de l'équilibre, 50-50. La matière première, nous l'avons dit, vient à 98% de l'étranger. Nous n'avons pas les chiffres concernant les maquiladoras non américaines; la proportion de composants mexicains y semble beaucoup plus grande. Ces composants concernent avant tout des produits d'emballage. Au fur et à mesure que

(5) Information donnée par les chercheurs du Colegio de la Frontera de Tijuana.

(6) Le cas le plus original de localisation nous a été indiqué par le responsable français d'une entreprise américaine d'électronique, ayant installé ses bureaux à San Diego en Californie et une maquiladora à Tijuana, de l'autre côté de la frontière: de cet emplacement, il pouvait, tenant compte des décalages horaires, à des heures normales de bureau, communiquer le matin avec ses filiales en Europe, et le soir avec ses filiales en Extrême-Orient...

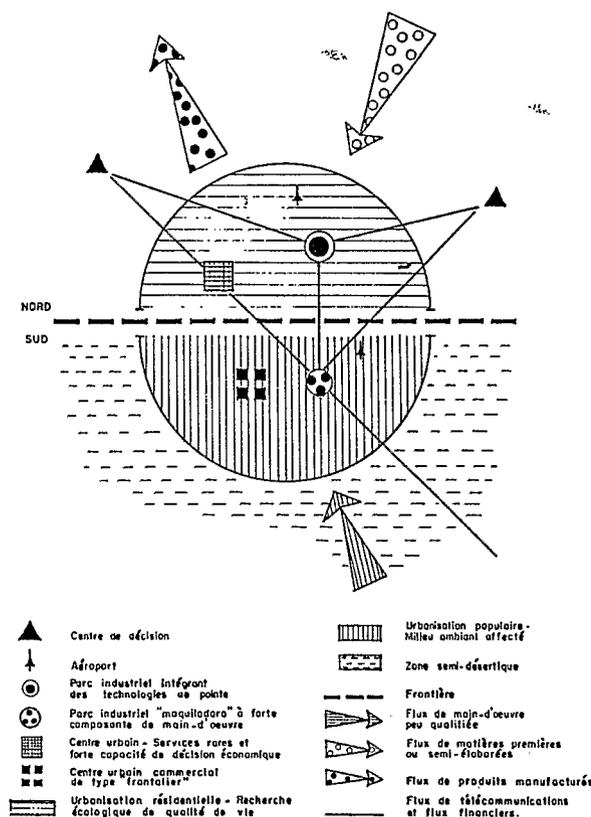


Fig. 2.— Maquiladora et espace réticulaire.

Tableau I

Taux de main-d'œuvre féminine

79% en 1976 (ouvriers)
77% en 1980
74% en 1983
63% en 1987 parmi les ouvriers, et moins de 60% si l'on se réfère à l'ensemble du personnel.

se développent les villes frontalières, les services mexicains offerts aux maquiladoras tendent à se diversifier et à se développer: construction, moyens de communication, services sociaux, de récréation, d'entretien. La maquiladora constitue un maillon d'un réseau de distribution international. Elle produit pour l'ensemble du marché nord-américain et international. Dans certaines conditions, elle peut accéder au marché mexicain, dans une proportion ne dépassant pas 20% de la production. Le développement des maquiladoras à capitaux asiatiques est lié aux possibilités de pénétrer le marché nord-américain, qu'autorise la réglementation. Le rôle des communications à distance est considérable dans le développement de cette activité. La qualité du réseau routier mexicain et nord-américain, et des ports du Pacifique, comme points d'accès aux centres de développement de la maquiladora, est essentielle, de même que téléphones, télex, télécopieurs, etc. Ce n'est donc pas un hasard si les équipements de pointe (téléphones sans fil, équipements digitaux) de Telmex, Telefonos de Mexico, sont installés près de la frontière. La diffusion de l'information et, plus spécifiquement, des technologies de

pointe, constitue un aspect important de ce phénomène. Contrairement à l'idée que veulent s'en faire ses détracteurs, la maquiladora constitue une porte d'accès à ces techniques pour les ingénieurs mexicains. Ceux-ci, formés dans les universités proches de la frontière, s'initient à des pratiques qui sont de moins en moins axées sur l'utilisation des techniques traditionnelles à fort emploi de main-d'œuvre, et de plus en plus sur la robotisation. L'usine Renault de Gomez Palacio, qui fabrique des moteurs pour les marchés étrangers, en est un exemple, qui est loin d'être unique. Enfin, le *mode de vie*

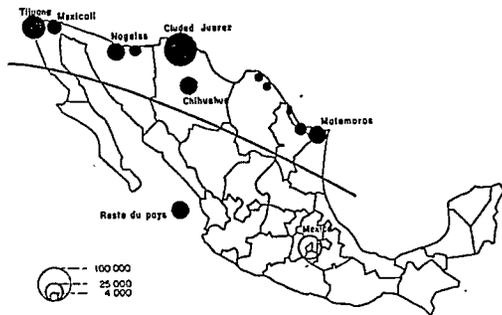


Fig. 3.— Nombre de personnes employées en 1987 dans les maquiladoras (total 330 000). Source: INEGI.

des populations touchées par cette activité est transformé par l'influence du modèle réticulaire. Pour la maquiladora, le terme de *twin industry* est fréquemment employé. Peut-être pourrait-on parler aussi de *twin way of life* ou de *twin culture*, tant il est vrai que les populations concernées sont influencées par les modes culturelles transmises par la télévision et les autres médias américains. C'est d'ailleurs un point qui sensibilise beaucoup les intellectuels mexicains. Un candidat à la présidence, Heberto Castillo (7), en avait fait son thème de campagne dans l'État de Chihuahua, le plus touché par le développement de la maquiladora: «*Chihuahua es una entidad desnacionalizada y extranjerizada, sus habitantes han sido conquistados por la ideología proclive de Estados Unidos, convirtiendola en un estado reaganeado*» (8), déclarait-il le 3 mai 1988 aux étudiants de la faculté des Sciences politiques et sociales de l'université de Chihuahua, qui le prirent d'ailleurs assez mal.

La maquiladora, devenue en quelques années l'un des

(7) Candidat du PMS qui s'est retiré ensuite au profit de Cardenas.

(8) «Chihuahua est une entité dénationalisée et devenue étrangère. Ses habitants ont été conquis par l'idéologie attirante des États-Unis, la convertissant en un État reaganien». Rapporté par le journal *Uno mas Uno* du 4 mai 1988.

moteurs du développement économique mexicain, représente donc un excellent exemple d'organisation économique et sociale fondée sur un modèle spatial de type réticulaire. Pourtant, la reconversion économique mexicaine a également favorisé un autre corps réticulaire, une autre «toile d'araignée», dont les fils ont commencé à être tissés eux aussi il y a environ 20 ans, mais qui a pris ces cinq dernières années une expansion considérable. Il s'agit du tourisme international lié aux nouvelles stations balnéaires.

2. Le développement du tourisme international en espace réticulaire

La croissance du tourisme international, durant les six dernières années, est comparable à celle de la maquiladora. Le nombre de visiteurs étrangers est en effet passé de 3,7 millions en 1982 à 5,4 millions en 1987, et probablement 6 millions en 1988. En devises, ce secteur a rapporté, en 1987, 2,5 milliards de dollars. Il participe pour plus de 6% au PIB mexicain et emploie environ deux millions de personnes (9).

Or, ce développement à un caractère très particulier: il se concentre, pour plus des trois quarts, sur un tout petit nombre de stations balnéaires: Cancún-Cozumel sur la mer des Caraïbes, Acapulco, Ixtapa, Puerto Vallarta et Mazatlan sur le Pacifique. Un tourisme de luxe se développe également au sud de la péninsule de Basse-Californie. L'ensemble Cancún-Cozumel représente déjà la plus importante concentration hôtelière de toutes les Caraïbes.

La politique de développement touristique ne s'est pas construite sur la mise en valeur de régions ou de sites historiques, dont certains sont classés «patrimoine de l'humanité» par l'UNESCO, comme le sont certains centres de villes coloniales, Teotihuacan ou les principaux sites mayas; ce sont les stations balnéaires qui ont été retenues. Le gouvernement mexicain a favorisé les investissements privés dirigés vers des constructions *ex nihilo*, sur les lieux les plus a-culturels qui soient, en fonction d'un marché de

(9) *Bulletin d'informations économiques* de l'ambassade de France, juin 1988, et Statistiques de l'INEGI.

la récréation susceptible d'engendrer le plus facilement et le plus rapidement le plus grand-flux possible de devises étrangères. Cette orientation, conforme à la logique de la reconversion économique, a été accentuée à l'occasion du plan de développement touristique de 1983 et du programme d'action de 1986.

Cancún est le produit modèle de cette politique: le choix de ce site, alors presque vide, date de la fin des années 1960. Il est le fruit d'une décision «technique» où intervinrent toutes les données climatiques, de distance, de topographie susceptibles d'avoir un effet sur le marché international du tourisme. Les travaux d'infrastructure ont commencé en 1970 et le premier hôtel a ouvert en 1972. En 16 ans, la capacité hôtelière est passée à 11 000 chambres, de luxe ou de grand tourisme pour la plupart, et 8 000 chambres sont actuellement en chantier. On prévoit 25 000 chambres en 1992 et près de 12 000 entre Cancún et Tulum, vers le sud et sur l'île de Cozumel. Le passage du cyclone Gilbert, en septembre 1988, aura à peine retardé ce programme. La population de la ville est passée de quelques habitants en 1970 à 235 000 actuellement. Chaque chambre engendre environ 4 emplois, directs (1,5) ou indirects (2,3). En 1987, 990 000 visiteurs dont 785 000 étrangers y ont dépensé 431 millions de dollars, soit 18% de l'ensemble du secteur touristique pour tout le Mexique; l'aéroport de Cancún, en 1987, a enregistré 10 000 vols, dont 30% de charters; il est relié par vols directs à 14 villes nord-américaines; Cancún représente 60% du PIB de l'État de Quintana Roo.

Le modèle réticulaire de ce développement touristique est représenté sur la figure 4. Il est fait de plusieurs éléments. Les décisions d'investissement, les plans de construction et la gestion hôtelière et même les décisions concernant la planification urbaine de Cancún viennent de Mexico, de centres financiers internationaux, principalement américains et, très accessoirement, de Chetumal, capitale de l'État du Quintana Roo.

La main-d'œuvre participant à la construction et au fonctionnement de la station est en grande majorité immigrée du centre du pays: les salaires, à Cancún, sont de 20 à 40%

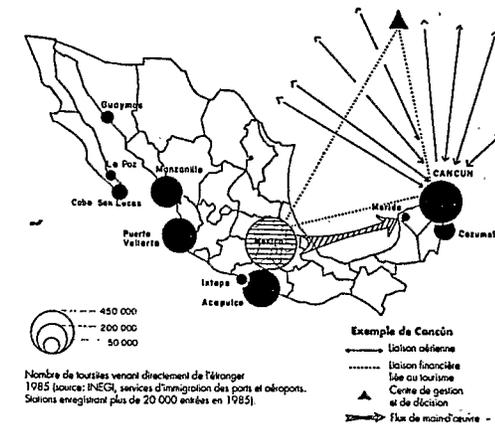


Fig. 4.— Tourisme et espace réticulaire.

supérieurs à ceux du District fédéral. Les cadres hôteliers forment une population extrêmement mobile, comme dans tous les pays du monde, mutant à l'intérieur du réseau des grands hôtels.

Les touristes viennent, pour 80%, par vol direct de leur lieu d'origine, et peu parmi eux ont la curiosité suffisamment développée pour s'intéresser aux extraordinaires sites mayas, pourtant très proches. Les poissons en couleur de l'aquarium naturel de Xel-Ha les attirent un peu plus. Pour eux, comme pour les agences de voyage, Cancún est avant tout un point. Un point, disons un lieu: non un pays, ni même une région.

Les capitaux investis sont, à plus de 99%, étrangers à l'État du Quintana Roo. Lorsque fut décidée la création de Cancún, les quelques investisseurs possibles de Chetumal furent invités à participer au démarrage de la station. Mais aucun ne crut en son succès et la capitale du Quintana Roo s'est toujours comportée en rivale jalouse de Cancún. Cependant, la majorité des capitaux investis sont mexicains, les grandes chaînes hôtelières internationales assurant la gestion avec des participations très minoritaires. La plupart du temps, le touriste venant à Cancún paie un forfait «tout

compris» à son agence américaine. Celle-ci transfère l'argent aux compagnies gestionnaires, lesquelles font parvenir à Cancún la seule partie correspondant à la gestion locale. Les liquidités perçues sur place sont gérées par les banques mexicaines, en laissant un minimum d'initiative aux succursales locales. À Cancún, les dollars ont la réputation de circuler beaucoup plus que les pesos.

La population maya est en voie d'extinction culturelle. Elle parle toujours sa langue indigène mais, aujourd'hui, cherche à acquérir l'idiome le plus utile à Cancún, celui qui donne accès aux dollars, l'anglais. Ses motivations pour apprendre l'espagnol restent donc assez faibles. La population locale, demeurée attachée aux pratiques culturelles comme la culture du maïs sur brûlis, et à son habitat traditionnel devient un objet de curiosité pour la «population touristique réticulaire».

Enfin, en matière de tourisme, un nouveau phénomène fonctionnant lui aussi sur le modèle réticulaire est en train de se développer au Mexique, comme dans le reste du monde: c'est *la propriété à temps partagé*. Dans ce système, un foyer américain achète «une semaine annuelle» de vacances dans un immeuble d'Ixtapa, par exemple, qu'il peut ensuite échanger chaque année, dans le cadre de fichiers et de catalogues gérés par des organismes internationaux (actuellement nord-américains) qui mettent en relation un pool d'appartements de tous les points du globe participant à la grande toile, au grand réseau des points d'attrait touristiques. Les acquéreurs participent ainsi aux goûts, rites et modes de vie d'une grande tribu internationale.

Les espaces réticulaires liés à la reconversion économique mexicaine, dans leurs formes extrêmes de développement, peuvent prêter à la caricature, et il arrive aux dessinateurs de journaux mexicains de les prendre effectivement pour cible. Ce modèle spatial apatride hérisse profondément la tradition intellectuelle nationaliste du pays. Cependant, en rester là serait oublier tout ce que le pays peut tirer et a effectivement tiré d'un tel développement. Si certains vieux cadres liés à une conception de l'État et à un parti politique tout-puissant sont en train de craquer, c'est aussi par suite de l'introduction de nouvelles valeurs et de certains désirs mimétiques, que la reconversion et le développement de modèles réticulaires ont accélérés.

Le problème, aujourd'hui, c'est de passer à une nouvelle étape: celle de l'intégration de phénomènes réticulaires aux cadres territoriaux. Pour reprendre les exemples que nous avons employés, la maquiladora sera-t-elle orientée vers une utilisation beaucoup plus importante d'intrants nationaux, et une contribution réelle à la formation d'ouvriers spécialisés, de cadres moyens et d'ingénieurs mexicains? La politique touristique, si elle ne veut pas tuer la poule aux œufs d'or, sera-t-elle orientée vers un développement régional avec une succession de petites stations, la promotion du tourisme intérieur et des sites historiques du pays, grands et petits, en portant un soin extrême à la protection de l'environnement?

En somme, les modèles réticulaires de développement, qui sont de puissants moyens de transformation, ne peuvent constituer une fin en soi. Leurs excès aboutiraient à des crises de société, car on ne prive jamais impunément l'homme de ses racines territoriales.

Le GIP RECLUS publie, dans la collection «Géographiques»

Une Géohistoire, la Chine des Printemps et des Automnes

Alain REYNAUD

maître de conférences à l'université de Reims

Dans cet ouvrage, l'auteur a tenté d'appliquer le modèle centre-périphérie à la Chine antique, pour la période dite des Printemps et des Automnes (VIII^e-V^e siècles av. J.-C.). Cette étude d'analyse régionale et de géographie politique est conçue autour de l'opposition du monocentrisme et du polycentrisme, c'est-à-dire de l'un et du multiple.

1992, 12 x 19,7, 220 p., 5 fig., ISBN 2-86912-042-5 (95 F).